

De l'éclair révolutionnaire de 1830 à l'envie démocratique

Le XIX^e siècle abonde en analyses de l'affaïssement de l'ordre et du mouvement vers l'égalisation – moins réelle, il est vrai, que désirée... victorieuse, somme toute, de dissolution –, qui jaillit par tous les pores de la civilisation européenne. Le mouvement égalisateur apparaît comme un fait providentiel, entendu comme une nécessité de la transformation, mais aussi un sentiment de l'inévitable dans le flux des transformations incessantes qui brisent la logique d'identification. Les écrivains font entendre la rumeur de l'histoire dans les interstices des récits ayant pour sujet le moi tourmenté devant le spectacle du social. Les historiens-enquêteurs voient la puissance de l'État s'affirmer de façon nouvelle et cruciale. Commentateurs éloquents de l'Histoire et/ou porte-parole des mouvements d'émancipation, ils cherchent à inventer un langage pour exprimer la part belle de l'événementiel, la démocratie et l'ère nouvelle. Qu'ils le disent dans de longues pages ou dans quelques lignes à peine, l'idée reste bien la même : le monde moderne se forme désormais au-delà de la société hiérarchisée de l'ancien régime où l'homme est défini par son appartenance sociale.

Élucider le sens de la modernité démocratique passerait – telle est bien la prémisse de ce propos – par la récupération des moments révolutionnaires au XIX^e siècle, pour en dégager une contestation de l'ordre civilisationnel : le peuple cesse de continuer une tradition jusque là

ininterrompue, avec ses formules archaïques telles que *pater patriae* ou *lex rex*. Le rejet de cette tradition entraîne la question de l'égalité qui nourrit les convictions démocratiques, tout en laissant ouvert le questionnement sur le (prétendu) privilège de la majorité et sur la (fausse) promesse de l'abolition de toute différence. D'où l'intérêt de cet article pour le phénomène de l'envie démocratique, insidieusement infiltrée dans la conscience collective, à l'œuvre dans la réflexion sur la libre disposition, le caractère moral et la rationalité du peuple. Ce dernier devient désormais le dépositaire de traditions et de valeurs qu'il peut incarner – ou bien trahir...

L'histoire de la Révolution prend certes un sens nouveau au fil de l'expérience démocratique du XIX^e siècle. La question de la nouvelle gouvernance se pose par rapport à des lignes de fracture qui parcourent le romantisme, période marquée par deux révolutions (1830 et 1848), un coup d'État (le 2 décembre 1851) et un plébiscite sur le rétablissement de l'Empire (1852) où Louis-Napoléon Bonaparte, en défenseur du Peuple et en homme du progrès, sait parfaitement manipuler l'opinion publique : les limites d'une démocratisation sociale se montrent à l'évidence. Dans cet état de choses et d'esprit, il revient à Gustave Flaubert de dénoncer, en 1853, la faillite des idéaux politiques et le manque de point de référence, partant la mollesse d'une époque historiquement improductive : « 89 a démolì la royauté et la noblesse, 48 la bourgeoisie et 51 le peuple. Il n'y a plus rien, qu'une tourbe canaille et imbécile »¹ affirme l'écrivain, connu pour sa condescendance railleuse envers ses compatriotes.

Cependant, il semble que la compréhension de la rupture décisive dans l'histoire passe par l'idée de désincor-

¹ G. Flaubert, lettre à Louise Colet du 22 septembre 1853, [dans :] G. Flaubert, *Correspondance II. 1851-1858*, J. Bruneau (éd. critique), Paris, Gallimard, 1980, p. 437 ; l'auteur souligne.

poration, celle que Jules Michelet cherche à ausculter, tout en développant ses intuitions sur la fonction symbolique du pouvoir royal – aussi rayonnant qu'obscur – dans les rapports sociaux, à la fois comme ressort de la domination surplombant le corps social, et principe de l'identification avec ce corps politique et abstrait dont le monarque est la tête.

Dans le journal intime de Michelet, tenu de 1828 à sa mort en 1874, les commentaires concernant les événements contemporains de l'historien paraissent peu nombreux. Michelet y reste dans la lignée de l'époque qui attribue volontiers l'idée de l'histoire de l'humanité à la figure d'un seul grand individu, ou – pour reprendre ses propres termes – « l'histoire de l'espèce considérée comme un individu » ; tel est précisément le titre d'un ouvrage qu'il envisage de rédiger dans les années vingt. Or, dans *l'Introduction à l'histoire universelle* (1831) qui deviendra son texte programmatique, Michelet aborde la question de l'accession du peuple à la conscience de son destin, *e.i.* l'éveil de la conscience publique. Ainsi, il célèbre le surgissement de la souveraineté du peuple et la manifestation de la nation comme totalité autonome et agissante, héros collectif qui gagne une stature historique :

Ce que la révolution de juillet offre de singulier, c'est de présenter le premier modèle d'une révolution sans héros, sans noms propres ; point d'individu en qui la gloire ait pu se localiser. La société a tout fait. [...] pas un nom propre ; personne n'a préparé, n'a conduit ; personne n'a éclipsé les autres. Après la victoire, on a cherché le héros, et l'on a trouvé tout un peuple.²

Paule Petitier rappelle les raisons de cette place-clef, pivot de « l'éclair de Juillet »³ dans la pensée de Michelet, à savoir l'occultation de l'histoire symboliquement et idéo-

² J. Michelet, *Introduction à l'histoire universelle*, Paris, Librairie classique de L. Hachette, 1831, p. 66.

³ L'expression vient de Michelet qui, dans la « Préface de 1869 » de *l'Histoire de France*, précise : « Cette œuvre laborieuse d'environ qua-

logiquement marquée par le personnage royal, ainsi que l'incorporation des parties dans le tout que forme désormais la nation : « la révolution de Juillet a désacralisé la royauté. Auparavant l'édifice social et politique pouvait se représenter comme une pyramide dont le roi occupait le sommet, centre extérieur en quelque sorte au reste, d'une autre nature et supérieur. 1830 concrétise une nouvelle représentation du centre liée à la victoire politique du modèle de la nation. [...] Déplacée du territoire au peuple, cette nouvelle structure permet que la masse ne soit pas occultée par le grand homme »⁴. La révolution affecte donc le schème de la nation à travers la rupture avec le modèle d'un centre incarné, défini par l'absence de titre à gouverner. Elle permet de déployer « une vision prémonitrice de ce que devra être l'unité sociale, l'harmonie retrouvée »⁵ où le centre acquiert une fonction d'intermédiaire comme l'un des garants de la démocratie : « Il n'est pas le point culminant d'une hiérarchie ; son rôle est d'établir la parité et la communication de tout avec tout – comme le dira plus tard Victor Hugo, “la solidarité de tout avec tout” »⁶.

Dans la perspective de sacro-sainte narration de Michelet, la nation devient l'agent vivant d'une histoire accomplie, en cours et à venir ; l'enjeu de ce « [h]éros romantique et balzacien avant la lettre »⁷ et « avec Victor Hugo, le dernier survivant des grands romantiques »⁸, est

rante ans fut conçue d'un moment, de l'éclair de Juillet. Dans ces jours mémorables, une grande lumière se fit, et j'aperçus la France » ; cité d'après l'édition *Histoire de France*, nouvelle édition, revue et augmentée, avec illustrations par Vierge, Paris, A. Lacroix et C^e, 1880, t. 1, p. I.

⁴ P. Petitier, « 1830 ou les métamorphoses du centre (Michelet, Balzac, Hugo) », [dans :] *Romantisme*, 2004/1, n° 123, p. 8.

⁵ *Ibidem*.

⁶ *Ibidem*, p. 9.

⁷ R. de La Croix de Castries, « Discours de M. Le duc de Castries, Président de la Société de l'Histoire de France pendant l'exercice 1973-1974 », [dans :] *Annuaire-bulletin de la Société de l'Histoire de France. Années 1974-1975*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 10.

⁸ *Ibidem*, p. 15.

de comprendre le beau et terrible mouvement de ce « vaisseau de l'humanité »⁹ qu'est la France.

La traduction de l'œuvre émancipatrice qu'opère la révolution dans la pensée d'Alexis de Tocqueville, théoricien de la dynamique démocratique, est différente. Dans le second volume *De la démocratie en Amérique* (1840), lorsqu'il aborde la question spécifique de l'histoire de France et redéfinit les enjeux de la démocratie française, ses vecteurs et ses marqueurs, Tocqueville cherche à mettre en évidence les ressorts psychologiques des acteurs sociaux (est-ce l'une des préfigurations de la psychologie des foules de la fin du XIX^e siècle ?). Ces derniers subissent des réfections identitaires imposées par le changement du régime monarchique et par une sorte de désaffiliation :

quand une fois le prestige de la royauté s'est évanoui au milieu du tumulte des révolutions ; lorsque les rois se succédant sur le trône, y ont tour à tour exposé au regard des peuples la faiblesse du droit et la dureté du fait, personne ne voit plus dans le souverain le père de l'État, et chacun y aperçoit un maître. S'il est faible, on le méprise ; on le hait s'il est fort. Lui-même est plein de colère et de crainte [...].¹⁰

La corruption du principe monarchique est secondée par la corruption du principe d'égalité, de partage et de distribution. Tocqueville fait le procès de l'état social en France et cherche à éclairer la décomposition de la société aristocratique où les aristocrates, ces espèces, se trouvent confrontés à des hobereaux en crassés, petits bourgeois pour lesquels l'ascension sociale, assurée par l'argent, devient possible. Selon Tocqueville, cette décomposition du régime d'existence aristocratique a pour conséquence la disparition des relations hiérarchiques antérieures et l'atomisation du corps social : « L'aristocratie avait fait de tous les citoyens une longue chaîne qui re-

⁹ J. Michelet, *Introduction à l'histoire universelle, op. cit.*, p. 3.

¹⁰ A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, septième édition revue et corrigée, Paris, Librairie de Charles Gosselin, 1839, t. 2, p. 243 ; l'auteur souligne.

montait du paysan au roi : la démocratie brise la chaîne et met chaque anneau à part »¹¹.

La démocratie s'insinue alors dans la brèche qu'elle avait ouverte, et ses idéaux se trouvent parfaitement congruents avec la diffusion du sentiment d'égalité. Or les mobiles de la foule et les passions irréfléchies de la démocratie se manifestent dans les désirs envieux et insatiables. Selon Tocqueville, les institutions démocratiques réveillent la passion de l'égalité sans jamais la satisfaire entièrement. L'égalité échappe au peuple comme un « bien d'autant plus précieux qu'il est assez près pour être connu, assez loin pour n'être point goûté »¹². D'où l'animosité qui anime les classes inférieures contre les supérieures, et que Tocqueville enregistre et emblématise dans ce sentiment d'amertume, cette peine troublante, cet « instinct secret » : l'envie démocratique¹³. Dangereuse pour la cohésion sociale, l'envie a pour effet de susciter simultanément l'ambition et l'anxiété qu'on éprouve face à l'incertitude du succès.

L'envie se trouve hissée au rang de concept, ce que les textes polémiques d'époque font assez entendre. Les uns – comme Charles Dollfus – y voient un « poison » et une « lèpre »¹⁴ répandue en France plus qu'en aucun autre pays du monde, les autres – dont Henri Martin – contrebalancent ce sentiment par une « attraction invincible »¹⁵ que le génie est capable d'exercer sur la foule. Selon Henri-Frédéric Amiel, la société française est « atrabilairement démocratique » et ne sait donner que des ennuis à ses

¹¹ A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, deuxième édition, Paris, Librairie de Charles Gosselin, 1840, t. 3, p. 198.

¹² A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, op. cit., t. 2, 1839, p. 46.

¹³ Cf. *ibidem* : « l'instinct dont je parle n'est point français, il est démocratique ».

¹⁴ C. Dollfus, *Liberté et centralisation*, Paris, Michel Lévy frères, 1860, p. 27.

¹⁵ H. Martin, *De la France, de son génie et de ses destinées*, Paris, Furne et Cie, 1847, p. 254.

citoyens d'élite : « Nous voudrions des héros et nous les rendons impossibles par la malignité et par l'envie »¹⁶ – note-t-il en janvier 1865, dans son *Journal intime*.

Cependant, Tocqueville tâche de prendre la pleine mesure de la mutation en cours, et parle des contradictions de l'acquis égalitaire. La révolution cause et envenime le sentiment du vide : les esprits s'en trouvent énervés, dissipés ou abrutis. Finalement, dans la diminution du principe intellectuel, ce n'est que la médiocrité qui ravaude les déchirures sociales et finit par livrer le peuple à l'amour de l'ordre. L'ordre qui préconise la supériorité d'un bien-être dans lequel l'idéal s'amoindrit, la vie humaine se matérialise et la volonté individuelle se trouve abandonnée dans le creuset de la volonté générale :

Le génie devient plus rare et les lumières plus communes. L'esprit humain se développe par les petits efforts combinés de tous les hommes, et non par l'impulsion puissante de quelques-uns d'entre eux. Il y a moins de perfection, mais plus de fécondité dans les œuvres. Tous les liens de race, de classe, de patrie, se détendent ; le grand lien de l'humanité se resserre.

[...] Presque tous les extrêmes s'adoucissent et s'effoussent ; presque tous les points saillants s'effacent pour faire place à quelque chose de moyen, qui est tout à la fois moins haut et moins bas, moins brillant et moins obscur que ce qui se voyait dans le monde.

Je promène mes regards sur cette foule innombrable composée d'êtres pareils, où rien ne s'élève ni ne s'abaisse. Le spectacle de cette uniformité universelle m'attriste et me glace, et je suis tenté de regretter la société qui n'est plus.¹⁷

De vitalité nouvelle, point ; mais partout l'uniformité dont Tocqueville s'avoue le témoin déçu et qu'il expose en termes de paradoxe démocratique : l'uniformisation entraîne insensiblement les peuples démocratiques vers la centralisation du pouvoir. Dans un circuit liberticide en dérivation, l'historien voit le passage de l'égalité à l'unité, de

¹⁶ H.-F. Amiel, *Journal intime*, Lausanne, Éditions l'Âge d'Homme, 1983, t. 5, p. 810.

¹⁷ A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, cinquième édition revue et corrigée, Paris, Librairie de Charles Gosselin, 1842, t. 3, p. 341-342.

l'unité à l'uniformité, et de l'uniformité au sacrifice de la liberté et à une servitude morale et intellectuelle, soit au despotisme (tutélaire). Tocqueville insiste sur la tension conflictuelle entre liberté et égalité, tension qui implique la radicalité dissensuelle (opposition des classes) : « les peuples démocratiques sont prêts à souffrir "l'esclavage", "la pauvreté, l'asservissement, la barbarie" plutôt qu'une forme quelconque d'aristocratie »¹⁸ note Fabrice Wilhelm. Dans son article au titre évocateur, « Le sentiment démocratique de l'envie. L'égalité ou la mort », Wilhelm commente amplement l'envieuse passion égalitaire dans les écrits de Tocqueville, avec ses effets et ses problèmes spécifiques, notamment la dissimulation de la supériorité, la tyrannie majoritaire ou le délaissement de la chose publique en faveur de l'intérêt privé.

En 1845, Alphonse Esquiros rend compte du morcellement qui se produit au sein du territoire national, notamment en termes de mœurs et d'esprit, et pose la question suivante : « L'unité de la France existe en principe, mais existe-t-elle en fait ? »¹⁹. Esquiros décèle la divergence des intérêts et des langues entre les régions, ainsi que la survie des mentalités qui n'ont pas subi le même impact du changement révolutionnaire :

La révolution, la république une et indivisible, ont passé au-dessus de la tête des populations de l'ouest sans rien déranger à leurs mœurs, à leurs habitudes, à leurs croyances d'il y a deux siècles.²⁰

Partisan de l'idée de progrès constant, Esquiros est néanmoins persuadé que bientôt il sera possible d'atteindre un développement plus équilibré. Il cherche

¹⁸ F. Wilhelm, « Le sentiment démocratique de l'envie. L'égalité ou la mort », [dans :] F. Mélonio et J.-L. Diaz (dir.), *Tocqueville et la littérature*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, p. 246.

¹⁹ A. Esquiros, « Du mouvement des races humaines. Cours de M. Serres », [dans :] *Revue des Deux Mondes*, Paris, Au bureau de la Revue des Deux Mondes, 1845, t. 10, Quinzième année – Nouvelle série, p. 177.

²⁰ *Ibidem*.

à identifier la source du principe rayonnant qui inspirerait les destinées nouvelles de l'humanité : il le reconnaît dans la force centripète des avancements scientifiques et technologiques. C'est alors qu'il se laisse enthousiasmer par les moyens de communication, notamment les chemins de fer.

Esquiros interroge la mutation décisive que les voies ferrées vont faire subir au régime de sens, à travers « l'action cohérente » qu'elles sont censées opérer en lançant le pays sur les rails de l'instruction universelle :

Les chemins de fer, en rendant plus centrale la position de Paris, sèmeront l'enseignement dans les provinces incultes ; où ils passeront, la lumière sera. Or, quand la France entière saura lire, quand toutes ses parties seront rattachées entre elles par les liens de l'intelligence et du commerce, quand son territoire, déjà si compact, aura renversé la barrière matérielle des distances, quand Marseille ne sera plus qu'à deux jours, et peut-être même à vingt-quatre heures de Paris, l'unité morale, politique et industrielle de notre nation deviendra complète.²¹

Cette action cohérente est supposée dépasser les limites nationales, étant donné que la France, de par sa position centrale sur la carte de l'Europe, est destinée à ouvrir des « communications immenses » : « Son territoire mitoyen, sur lequel le sang des peuples ira se mêlant d'un monde à l'autre, devient comme le sol de l'unité des races. Cette situation géographique est admirable »²². L'esquirosienne philosophie naturaliste de l'histoire²³ pré-

²¹ *Ibidem*. Nombre de contemporains d'Esquiros ne partagent pas cette vision optimiste. Qu'il suffise d'évoquer une note du 11 septembre 1837 dans *Mémoires d'un touriste* où Stendhal parle, toujours à propos de la grande ligne de chemin de fer Paris-Marseille, de la menace de l'uniformité linguistique : « Si jamais l'on établit le seul chemin de fer raisonnable, celui de Paris à Marseille, en dix ans le patois provençal et le patois languedocien cessent d'exister » (Stendhal, *Mémoires d'un touriste*, nouvelle édition entièrement revue et augmentée d'une grande partie complètement inédite, deuxième série, Paris, Michel Lévy frères, Libraires-Éditeurs, 1854, p. 337).

²² A. Esquiros, « Du mouvement des races humaines. Cours de M. Serres », *op. cit.*, p. 183.

²³ Dans les années 1851-1853, Esquiros se lance dans une étude de l'impact de la masse anonyme du peuple sur l'histoire, qui portera le titre

sente ici un important point de convergence avec la pensée de Michelet qui, une quinzaine d'années plus tôt, explique la supériorité de la France sur l'Europe par sa capacité d'assimilation, sa « réceptivité universelle »²⁴. Selon Michelet, le croisement des races et le mélange des civilisations constituent le corollaire même d'une liberté juste dont la France représente l'exemple le plus achevé, grâce à la totalisation accomplie par la capitale. La spécificité de celle-ci est de ne présenter aucune des originalités provinciales, mais « de former le lien, l'intermédiaire entre toutes, au point que chacune puisse à volonté reconnaître en lui sa parenté avec tout le reste »²⁵. Il importe de souligner que pour Michelet, comme pour Esquiros, il est question d'une règle de variation qui préserve l'unité : la fusion des races constitue l'identité même de la France, sa « personnalité multiple »²⁶ qui, sous le nom d'universel, conjugue l'unité et la diversité.

Si les événements de 1830 donnent à la France la vocation à l'universalité et lui assignent un rôle prépondérant dans l'histoire de l'émancipation des peuples européens, les désillusions de 1848 modèrent toute ardeur. Et si, au début du siècle, il y a l'idée d'un projet de réparation du monde, vers le milieu du siècle, ce projet participe d'un fort sentiment que le renouveau demande de faire le deuil de la conception de l'humanité. Or Esquiros est parmi ceux qui voient dans la Révolution de 1848 une nouvelle potentialité : « En France, il n'y aura aucun homme mis

révélateur de *Les Fastes populaires ou Histoire des actes héroïques du peuple et de son influence sur les sciences, les arts, l'industrie et l'agriculture*. Il y jette les bases d'une nouvelle philosophie de l'histoire – d'inspiration naturaliste, ethnique et religieuse – fondée sur la science de l'univers en général et des races en particulier. Voir à ce propos notamment L. Rignol, « Anthropologie et progrès dans la philosophie de l'histoire d'Alphonse Esquiros. Le système des Fastes populaires », [dans :] *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 2000, n° 20-21, [en ligne] URL : <http://rh19.revues.org/214>.

²⁴ J. Michelet, *Introduction à l'histoire universelle*, op. cit., p. 51.

²⁵ *Ibidem*.

²⁶ *Ibidem*.

systématiquement en dehors de l'humanité »²⁷ affirme-t-il dans une lettre ouverte du mercredi 1 mars 1848, publiée dans *Le Peuple* dont, à l'époque, il est le rédacteur. Esquiros précise : « La maxime, toujours présente à mes méditations et à mes écrits depuis douze années, a été celle-ci : "Humilier les superbes et élever les petits" »²⁸.

Cette devise pourrait être bel et bien celle d'Émile Erckmann, fils d'un relieur-papetier, et d'Alexandre Chatrian, fils d'un maître-verrier en faillite, dont la vocation littéraire se décide précisément dans les tourments de 1848. C'est alors qu'ils choisissent de mettre leur plume, sous le nom collectif d'Erckmann-Chatrian, au service du peuple, dans le dessein « de servir et d'élever le peuple au double sens du terme : l'éduquer et le grandir »²⁹. Les personnages de leurs fictions font de même, bien que souvent de manière oblique. Tel l'apothicaire Hans Schnaps, inventeur de la seringue-Schnaps, assemblage du kaléidoscope et du daguerréotype, capable de sublimer les esprits : « Vous me lisez Kant et [...] ses raisonnements entrent dans ma tête, ils en ressortent et viennent se peindre sur la plaque en traversant mon œil »³⁰. Lorsque le docteur Bénédictum, narrateur du récit *La Lunette de Hans Schnaps* (1858), apprend l'insolite pouvoir de la lunette, il essaie de persuader Schnaps d'en faire un don pour le bien de l'humanité. Cependant, l'apothicaire s'en sert pour dénoncer les intentions cachées du docteur et son intérêt personnel adroitement déguisé sous le masque de philanthrope.

²⁷ A. Esquiros, « Lettre ouverte du mercredi 1 mars 1848 », [dans :] *Les murailles révolutionnaires. Collection complète des professions de foi, affiches, décrets, bulletins de la République, fac-simile de signatures*, Paris, Chez J. Bry Aîné, 1856, p. 188.

²⁸ *Ibidem*, p. 186.

²⁹ J. Bastaire, « Erckmann-Chatrian. Écrivains du peuple », [dans :] S. Bernard-Griffiths, A. Pessin (dir.), *Peuple, mythe et histoire*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1997, p. 93.

³⁰ Erckmann-Chatrian, « La Lunette de Hans Schnaps », [dans :] *Idem, Contes fantastiques*, deuxième édition, Paris, Librairie de L. Hachette et C^{le}, 1868, p. 73.

Schnaps envisage en outre un usage tout particulier de son invention : rendre aux grands esprits la place qui leur est due et supprimer la classe d'« hommes pratiques » qui exploitent le génie des philosophes, mathématiciens, poètes et « généralement tous les grands idéologues »³¹, incompris et mal traités. Pour que leurs idées percent dans le monde de leur vivant, il faut l'appui des masses. Schnaps explique : « Or les masses, qui ne sauraient s'élever à la hauteur de l'idée pure, comprennent admirablement l'idée matérialisée, c'est-à-dire le fait. [...] ma lunette [...] matérialise les idées et les met en communication directe avec les masses ! »³².

N'est-ce pas une variation de la vision de Michelet qui, en 1846, chante l'instinct du peuple et l'immédiateté de la perception des simples, qu'il oppose aux esprits « mixtes, bâtards, demi-cultivés » des classes bourgeoises ? Les simples « divisent peu la pensée, [et] n'étant pas armés de machines d'analyse et d'abstraction, [ils] voient chaque chose, une, entière, concrète »³³.

Le récit d'Erckmann-Chatrion fait comme un clin d'œil à l'optimisme leibnizien et en propose une actualisation, à la lumière d'une sagesse pratique et utilitaire : l'optimisme raisonné de Schnaps est en effet un méliorisme selon lequel tout peut aller pour le mieux dans le meilleur des mondes. Le saut technologique, assuré par l'invention de la seringue, permettrait de résoudre les contraintes du perspectivisme, en n'imposant que le côté agréable des choses, en fonction de l'aspiration naturelle à la satisfaction, et à travers de préférables immanents à la situation sociale. Voici un large fragment de la conversation de l'apothicaire Schnaps avec le docteur Bénédictum :

– [...] nos opinions dépendent de notre point de vue : un misérable gueux, sans feu ni lieu, couvert de haillons et couché dans la fange au

³¹ *Ibidem*, p. 72 ; l'auteur souligne.

³² *Ibidem*, p. 73.

³³ J. Michelet, *Le Peuple*, Paris, Hachette et Paulin, 1846, p. 208.

coin d'une borne, voit les choses sous un jour tout autre qu'un nabab... il trouve l'ordre social détestable et les lois absurdes.

– Sans doute ; mais...

– Mais [...] placez le gaillard devant une table splendide, dans un bel hôtel, entourez-le de fleurs odoriférantes et de jolies femmes, revêtez-le d'habits magnifiques, nourrissez-le de mets exquis, abreuvez-le de johanisberg et placez derrière son fauteuil une douzaine de laquais [...], etc. ; il trouvera que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, l'ordre social lui paraîtra magnifique, il proclamera nos lois le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

– D'accord, [...], d'accord... C'est l'histoire de l'humanité que vous faites là... On voit les choses par le gros ou par le petit bout de la lorgnette, suivant la position dans laquelle on se trouve... Mais où diable voulez-vous en venir ?

– Eh ! s'écria l'apothicaire, c'est bien simple. Du moment que tout dépend de notre point de vue, la question du bonheur se réduit à se trouver toujours au point de vue le plus agréable, et c'est ce qui fait précisément le mérite de ma découverte.³⁴

Ainsi, la lunette, qui sert d'instrument de mesure universel, vient accorder la variété des points de vue agréables : le bonheur est ici contextuel et la seringue prédispose à la sérénité, déterminable d'après les indications du sens du plaisir et de la peine. La morale hédoniste du choix de la solution la plus agréable pour l'individu se trouve à l'opposé de la morale du renoncement, inculquée – selon les deux écrivains aux visées anticléricales – par l'Église au peuple travailleur et ignorant, maintenu dans l'ignorance et exploité par les puissants. La lunette exerce le même rôle que l'éducation : elle fait disparaître les exploités et promeut les bons citoyens, républicains et honnêtes. Au demeurant, pour Erckmann-Chatrion, l'instruction est indispensable à la préparation de la révolte des braves gens, pour faire surgir en eux le désir d'une réforme électorale qui aboutirait au suffrage universel. Dans une des lettres à Alexandre Chatrion, datée des 20 et 21 avril 1870, Émile Erckmann précise la question comme suit : « le suffrage universel, c'est la justice absolue, mais la justice comme on la représente avec un bandeau sur les yeux ; il s'agit de lui ôter ce bandeau,

³⁴ Erckmann-Chatrion, « La Lunette de Hans Schnaps », *op. cit.*, p. 66-67.

c'est-à-dire d'éclairer le peuple »³⁵. L'écriture romanesque d'Erckmann-Chatrion sert de sève pour les développements nécessaires. Dans une langue simple mais forte, ils mettent en œuvre des dispositifs rhétoriques et énonciatifs à la portée de toutes les intelligences, tout en faisant couler de l'encre qui – selon l'avis peu flatteur de Jules Vallès –, « sent la bière ; et toujours des parfums de lard et de choucroute »³⁶.

La communication directe avec les masses, telle semble être la vocation de la prose, instance de transmission commune par excellence, qui connaît son épanouissement au XIX^e siècle. Et Michelet de chanter les vertus de la prose française dans le mouvement vers l'égalité des lumières :

Le génie démocratique de notre nation n'apparaît nulle part mieux que dans son caractère éminemment prosaïque, et c'est encore par là qu'elle est destinée à élever tout le monde des intelligences à l'égalité.³⁷

Et quel meilleur outil pour faire circuler la pluralité que le roman, capable de surplomber tous les individus sans donner raison à personne ? Or, c'est par la haine de l'éthique faussement égalitaire que la modernité se trouve fascinée par la marge ; avant de s'intéresser aux bas-fonds et aux individus aux traits grossiers (paysans, ouvriers et/ou gens de condition modeste), elle prend sur le chantier toutes sortes d'excentricités qui se manifestent sous forme de tournures de pensée et tours d'imagination inédits. Utopistes, socialistes, anarchistes, rêveurs de félicité universelle, bâtisseurs d'Eldorado (qu'ils s'appellent fourié-

³⁵ É. Erckmann, lettre à Alexandre Chatrian des 20 et 21 avril 1870, [dans :] É. Erckmann et A. Chatrian, *Correspondance inédite (1870-1887)*, S. Foster (éd. critique), Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2000, p. 4.

³⁶ J. Vallès, *Œuvres. I. 1857-1870*, R. Bellet (éd. critique), Paris, Gallimard, 1975, p. 332. En 1865, Vallès, à l'époque journaliste du *Progrès de Lyon*, dénonce en ces termes le réalisme sentimental et régionaliste d'Erckmann-Chatrion.

³⁷ J. Michelet, *Introduction à l'histoire universelle, op. cit.*, p. 56.

ristes ou icariens) y abondent : tous hantés par le même désir d'une grande refonte sociale. Les personnages extravagants constituent désormais des cas de figures importants dans la mesure où ils participent du projet de faire intervenir l'intelligence plurielle du Social, qui a partie liée avec la naissance de la littérature véritablement « démocratique », caractérisée par la distribution non hiérarchisée de la parole.

Avant que la modernité ne vienne, la monarchie de Juillet voit naître et s'affirmer une nouvelle classe d'hommes de lettres : des penseurs engagés, instigateurs d'une histoire vivante et fondateurs de l'autorité du peuple, qui incitent à voir les forces sociales anonymes responsables du devenir historique. Ils problématisent la nation comme une totalité sujette d'elle-même et un cadre d'exercice de la démocratie où l'idée de la liberté contribue à façonner les imaginaires et à nourrir les passions, dont la plus forte : l'envie. Lors de l'apogée du romantisme, Michelet, Tocqueville, Esquiros ou Erckmann-Chatrion sont parmi ceux qui scrutent la substitution des institutions égalitaires à l'ancien pouvoir de la monarchie et des nobles. À ce titre, ils interrogent les consentements et les résistances à la centralisation administrative (qu'elle soit déjà démocratisée ou toujours crispée sur l'esprit de caste nobiliaire dépouillée des réalités de son pouvoir) qui reste néanmoins un agent du changement à venir.

bibliographie

- Amiel H.-F., *Journal intime*, Lausanne, Éditions l'Âge d'Homme, 1983, t. 5.
- Bastaire J., « Erckmann-Chatrian. Écrivains du peuple », [dans :] S. Bernard-Griffiths, A. Pessin (dir.), *Peuple, mythe et histoire*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1997.
- Castries R. de La Croix de, « Discours de M. Le duc de Castries, Président de la Société de l'Histoire de France pendant l'exercice 1973-1974 », [dans :] *Annuaire-bulletin de la Société de l'Histoire de France. Années 1974-1975*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976.
- Dollfus C., *Liberté et centralisation*, Paris, Michel Lévy frères, 1860.
- Erckmann-Chatrian, « La Lunette de Hans Schnaps », [dans :] *Idem, Contes fantastiques*, deuxième édition, Paris, Librairie de L. Hachette et C^e, 1868.
- Erckmann É. et Chatrian A., *Correspondance inédite (1870-1887)*, S. Foster (éd. critique), Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2000.
- Esquiros A., « Lettre ouverte du mercredi 1 mars 1848 », [dans :] *Les murailles révolutionnaires. Collection complète des professions de foi, affiches, décrets, bulletins de la République, fac-simile de signatures*, Paris, Chez J. Bry Aîné, 1856.
- Esquiros A., « Du mouvement des races humaines. Cours de M. Serres », [dans :] *Revue des Deux Mondes*, Paris, Au bureau de la Revue des Deux Mondes, 1845, t. 10, Quinzième année – Nouvelle série.
- Flaubert G., *Correspondance II. 1851-1858*, J. Bruneau (éd. critique), Paris, Gallimard, 1980.
- Martin H., *De la France, de son génie et de ses destinées*, Paris, Furne et C^e, 1847.
- Michelet J., *Histoire de France*, nouvelle édition, revue et augmentée, avec illustrations par Vierge, Paris, A. Lacroix et C^e, t. 1, 1880.
- Michelet J., *Le Peuple*, Paris, Hachette et Paulin, 1846.
- Michelet J., *Introduction à l'histoire universelle*, Paris, Librairie classique de L. Hachette, avril 1831.
- Petitier P., « 1830 ou les métamorphoses du centre (Michelet, Balzac, Hugo) », [dans :] *Romantisme*, 2004/1, n° 123.
- Rignol L., « Anthropologie et progrès dans la philosophie de l'histoire d'Alphonse Esquiros. Le système des *Fastes populaires* », [dans :] *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 2000, n° 20-21, [en ligne] URL : <http://rh19.revues.org/214>.
- Stendhal, *Mémoires d'un touriste*, nouvelle édition entièrement revue et augmentée d'une grande partie complètement inédite, deuxième série, Paris, Michel Lévy frères, 1854.
- Tocqueville A. de, *De la démocratie en Amérique*, cinquième édition revue et corrigée, Paris, Librairie de Charles Gosselin, 1842, t. 3.
- Tocqueville A. de, *De la démocratie en Amérique*, deuxième édition, Paris, Librairie de Charles Gosselin, 1840, t. 3.
- Tocqueville A. de, *De la démocratie en Amérique*, septième édition revue et corrigée, Paris, Librairie de Charles Gosselin, 1839, t. 2.
- Vallès J., *Œuvres. I. 1857-1870*, R. Bellet (éd. critique), Paris, Gallimard, 1975.

Wilhelm F., « Le sentiment démocratique de l'envie. L'égalité ou la mort », [dans :] F. Mélonio et J.-L. Diaz (dir.), *Tocqueville et la littérature*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005.

abstract

From the Lightning Flash of 1830 to the Democratic Envy

The July monarchy sees the emergence and assertion of a new class of men of letters: committed thinkers, instigators of a living history and founders of the authority of the people, who encourage to see the great anonymous and social forces. They problematize the nation as a totality: subject to itself, and as a framework for the exercise of democracy, where the idea of freedom contributes to shaping the imaginary and nourishing passions, of which the strongest is envy. At the height of Romanticism, Michelet, Tocqueville, Esquiros or Erckmann-Chatrion are among those who examine the substitution of egalitarian institutions for the former power of the monarchy and nobles. In this respect, they question both consent and resistance to the centralized administration, which, whether already democratized or still relying on the noble caste, remains an agent of change to come.

keywords

centralization, democratic envy, equality, people, Romantic historiography

mots-clés

centralisation, envie démocratique, égalité, peuple, historiographie romantique

agnieszka kocik

Docteur ès lettres de l'Université Jagellonne, est l'auteur d'une thèse qui, placée dans le giron d'une archéologie des figures changeantes d'intellection au XIX^e siècle, interroge la représentation littéraire d'une force de corrosion d'une pensée insolite, ou extravagante (*La pensée excentrique et la raison sublime dans la littérature des années 30.-70. du XIX^e siècle*). Ses recherches portent sur les rapports entre littérature, philosophie morale et savoirs humanistes à l'époque romantique et post-romantique.